

INVITATION CONFERENCE - VENDREDI 24 MAI 2013, 8h15

L'école du CERENE organise une conférence animée par Hervé Glasel :

*« Comment aider son enfant dys à devenir un adulte accompli ?
Exemples de dys célèbres. »*

Animée par Hervé Glasel, neuropsychologue et fondateur de l'école du CERENE, la conférence propose de faire le point sur les prises en charge possibles qui aideront les enfants dys à devenir des adultes accomplis :

- Comment adapter la scolarité et les programmes scolaires ?
- Quels sont les outils qui aident à contourner les difficultés générées par les dys ?
- Les dys sont des troubles des apprentissages. Que deviennent ces troubles lorsque l'enfant grandit, à l'adolescence puis à l'âge adulte ?
- Exemples d'enfants dys devenus adultes accomplis... et célèbres !

.....

Bonjour et bienvenue à tous. Je suis ravi de vous voir toujours de plus en plus nombreux. Nous voici réunis pour la dernière conférence de cette année scolaire. L'année prochaine, nous reprendrons un cycle de cinq conférences.

On parle toujours d'ici et maintenant, c'est-à-dire comment dépister, comment comprendre, comment prendre en charge, etc. et il y a tout un pan qu'on traite peu et c'est effectivement le devenir des enfants dys : sujet compliqué car il n'y a pas qu'une seule réponse sur l'avenir des enfants qui ont des troubles spécifiques des apprentissages. Comme tout parent, quand on réalise des bilans ici, la question posée est : que va-t-il se passer l'année prochaine, dans deux ans ? Mais il y a aussi une inquiétude forte sur la vie d'adulte : qu'est ce que l'enfant va devenir avec les difficultés scolaires qu'il traverse aujourd'hui ? Comment va-t-il atteindre l'âge adulte ? Pour faire quoi ? Dans quelles conditions va-t-il pouvoir vraiment se réaliser ? D'où l'idée d'en parler aujourd'hui.

Comme vous le savez, je suis neuropsychologue à la base, j'ai une formation scientifique et ce qui m'intéresse, ce sont les éléments de dépistage, de prise en charge et tout le travail derrière, sur les modèles. Mais, effectivement toutes les questions sociétales sur l'avenir des enfants dys m'intéressent aussi, d'abord parce que nous avons ces trois écoles (en plus du centre de dépistage) et nous devons toujours nous poser la question : la scolarité certes, mais pourquoi ? Pour les amener vers quel type de formation et ensuite de réalisation dans l'âge adulte ?

On a fait tout récemment dans l'école un petit travail de coaching des enfants pour savoir comment ils se sentaient, comment ils se représentaient leurs difficultés et

savoir aussi comment ils se projetaient dans l'avenir. J'ai trouvé cela très intéressant. Ce n'est pas la première fois qu'on le faisait et cela fait revenir toujours à peu près les mêmes questions. C'est pourquoi je vous livrerai les réponses qu'on juge pertinentes. Ce n'est pas qu'une seule réponse. Et si vous, les parents, avez d'autres questions vous pourrez naturellement me les poser et me dire quel type d'inquiétudes ont vos enfants.

Un premier point très important autour des troubles des apprentissages et des difficultés scolaires est qu'il faut savoir nommer et expliquer les difficultés à l'enfant. Déjà, le parent a beaucoup de mal à comprendre ce qui se passe. Chaque parent sait pertinemment qu'il y a quelque chose qui ne va pas. Et je dis toujours aux parents : « vous êtes les observateurs éclairés de votre enfants, faites vous confiance ! Vous avez été vous - mêmes un enfant et un écolier, vous avez d'autres enfants, ou des neveux, des nièces, donc lorsque vous observez des choses, vous avez raison de remarquer que quelque chose ne fonctionne pas comme cela aurait dû fonctionner. » Donc, je le répète : faites vous confiance dans ce domaine là ! C'est la même chose pour les enseignants : les enseignants sont au premier plan. Ils savent bien comment fonctionne un enfant. Ils ont une expérience implicite puisque au bout d'x classes, ils voient bien comment ordinairement, un enfant va entrer dans l'écriture, la lecture, le calcul, va atteindre un certain nombre de compétences et donc il va être capable d'alerter les parents si besoin est.

On a trop tendance dans notre société à dire, mais non ! Tout ça c'est des illusions ! C'est des problèmes éthiques, familiaux ou autres.

Donc parents et enseignants se rendent bien compte qu'il y a quelque chose. Ce qui leur manque, c'est de pouvoir interpréter les signes et de pouvoir mettre des mots. Si on ne désigne pas les choses tout reste extrêmement vague. On sait que c'est un parcours du combattant pour obtenir un diagnostic, mais une fois que ce diagnostic est fait, il ne doit pas y avoir « d'omerta » autour de ce que sont les troubles d'apprentissage et en particulier la difficulté de l'enfant.

On dit aussi et je sais qu'il y a des médecins dans la salle et une énorme discussion autour de : faut - il étiqueter ? Nommer c'est enfermer l'enfant dans sa difficulté comme quelque chose de stable. On en parlait tout à l'heure avec notre coordinatrice pédagogique et on est stupéfait de l'écart entre un certain nombre de constatations initiales et les progrès et les capacités (malgré les problèmes des troubles d'apprentissage) d'un certain nombre d'enfants qui nous sont confiés. En disant les choses, on peut le prendre en charge de manière utile. Et il faut que l'enfant s'en empare ! Pour devenir un adulte accompli, il faut d'abord se connaître. Je sais que c'est une banalité mais il faut le répéter. Et se connaître, ce n'est pas rester dans un « no man's land ». Les adultes savent quelque chose et l'enfant ne sait pas ce qui se passe. Il faut mettre un nom : on a pu dépister une dyslexie, une dyspraxie, une dysphasie, etc. Ce serait bien trop facile s'il suffisait de nommer pour permettre à l'enfant de se projeter dans l'avenir ! Mais c'est déjà un premier point car si on peut montrer que quelque chose fonctionne moins bien cela veut dire aussi que c'est au profit de tout le

reste. Un enfant dyslexique, un enfant dyspraxique ou bien un enfant qui a un trouble de l'attention, c'est bien une difficulté spécifique et donc cela veut dire que tout le reste est préservé, cela ne touche d'une difficulté particulière.

On s'est rendu compte lors de ces présentations récentes que les enfants ignoraient pour la plupart quelle(s) étai(en)t leur(s) difficulté(s). Même chez nous, dans un endroit dédié, où ils savent bien pourquoi ils ont changé d'école, ils ont une idée très vague de ce qu'est leur trouble et comment cela s'appelle !

Donc, je crois qu'il est très important de nommer les choses car nommer les choses ça circonscrit la difficulté et ça désigne.

Mais cela ne suffit pas : il faut aussi expliquer ce que c'est, car dire : il y a une difficulté d'écriture ou une difficulté de lecture ne suffit pas. Il va falloir expliquer à l'enfant, ce qu'il a, avec les mots de son âge. De même qu'on n'explique pas la sexualité à un enfant de 8 ans de la même manière qu'à un ado de 13 ans ou à un jeune adulte, on n'explique pas la scolarité avec un trouble d'apprentissage de la même manière à un enfant de 7 ans ou un ado de 14 ans. Il est clair qu'il faut s'ajuster aux capacités de compréhension de l'enfant.

Les américains sont très bons pour cela. On a très peu de littérature en France sur ces sujets. Ils arrivent à donner des mots qui éclairent sans être techniques.

Par exemple : la grande chercheuse de l'université de Yale, Sally Shaywitz a écrit un très beau livre sur la dyslexie qui s'appelle « Overcoming Dyslexia » pour ceux qui lisent l'anglais, cela peut valoir la peine. C'est un travail autour de la science mais aussi de la prise en charge de la dyslexie. Elle dit aux jeunes enfants mais aussi aux jeunes adultes qu'elle voit à l'Université, que les syllabes sont collantes « sticky sounds » car on voit bien qu'au lieu de pouvoir segmenter correctement ces phonèmes, le dyslexique se retrouve avec des sons qu'ils ont du mal à isoler d'où le terme de « collants ».

Il faut donner un certain nombre d'images à l'enfant pour qu'il comprenne bien ce qu'est sa difficulté. Il faut lui expliquer ce que c'est et lui permettre de s'approprier avec des mots simples, les difficultés qui sont les siennes, parce qu'il est très important de lui faire comprendre que cela n'envahit pas toutes ses compétences. C'est un point clé par rapport à sa scolarité car devenir un adulte accompli c'est :

- ne pas s'effondrer,
- ne pas s'épuiser dans sa scolarité
- et pouvoir atteindre ses rêves.

Tout ça sert à ce que l'enfant ne se retrouve pas dans une situation où brusquement tout va s'effondrer car les parents n'y croient plus, l'enfant n'y croit plus et donc il ne va pas pouvoir se projeter dans l'avenir. Devenir adulte c'est se projeter, c'est être capable d'aller vers ses souhaits, ses rêves.

Donc, être capable d'expliquer avec des mots simples les difficultés de l'enfant, lui montrer à quel point c'est spécifique, que ce n'est pas envahissant, que ce n'est pas pour tous les domaines. Cela va être un point très important. Mettre un mot, montrer ce que c'est et par la même toutes les compétences qui sont préservées !

En France, on est dans une culture qui est compliquée pour ça. On focalise constamment là où ça fait mal. On est dans une scolarité basée sur l'échec et concrètement c'est comme ça que ça marche : vous rentrez dans l'entonnoir et peu à peu, avec les systèmes de redoublement et d'orientation, ce n'est pas un système où tout le monde doit y arriver ! Au contraire, quelque part, ce n'est pas une si mauvaise nouvelle quand, peu à peu, les enfants disparaissent du circuit parce que c'est un système qui est implicitement organisé autour de l'échec. On voit très bien dans la plupart des écoles traditionnelles publiques ou privées qu'il y a un système d'élagage et non un système d'inclusion des enfants jusqu'au niveau des études supérieures. Donc, j'insiste : montrer ce qui fonctionne bien, montrer les compétences qui sont préservées et en particulier un enfant dyslexique peut être extrêmement bon à l'oral ou un enfant dyspraxique peut être bon en maths.

Il peut y avoir mille choses qui sont préservées et il faut pouvoir le démontrer : **s'appuyer sur ses points forts tout en apprenant à contourner ses difficultés et ne pas s'épuiser là où ça marche moins bien.**

Comment faire cela ? C'est un sujet dont nous discutons beaucoup en interne. Il faut essayer de trouver des lieux où l'enfant peut exceller. Véritablement, tous les enfants dys, qui ont des troubles d'apprentissage sont des enfants intelligents : il faut être intelligent pour être dyslexique, il faut être intelligent pour être dyspraxique autrement cela ne s'appelle plus la même chose. S'il y a un trouble global, on n'est plus dans la même logique. Il faut avoir des compétences générales préservées pour avoir un trouble spécifique des apprentissages et donc l'idée est de montrer à l'enfant qu'il y a des secteurs où il peut exceller.

Cela peut être un sport. Là aussi, les Anglo-saxons sont très forts là-dessus. Vous pouvez entrer à l'université avec des compétences moindres mais en étant très brillant en sport.

Par exemple : John IRVING, qui a écrit « Le monde selon Garp » est un grand dyslexique. Il était en « prep school » c'est-à-dire une école de très haut niveau qui prépare à l'entrée dans les universités les plus prestigieuses. Il a répété (redoublé) classe après classe et cela ne se fait pas beaucoup aux États Unis et, de haute lutte, a réussi à rentrer en université. Mais, ce qui lui a permis de survivre dans cette école d'élite et d'entrer à l'université de haut niveau et de faire ensuite la carrière d'écrivain qu'on lui connaît, c'est qu'il était passionné de lutte. Il excellait dans ce sport et on l'a gardé dans ce qui correspond à la terminale en France parce qu'il était capitaine de l'équipe et non pas sur ses résultats scolaires.

Trouver des lieux où l'enfant excelle change complètement la donne. Ce domaine n'est pas nécessairement scolaire. Pour l'adolescent, cela peut être de l'humanitaire, aller aider des personnes âgées dans une maison de retraite, un endroit où on a quelque chose de différent. On apporte une valeur ajoutée significative qui nous différencie de nos pairs.

C'est montré qu'un enfant peut exceller dans un domaine. Mais exceller, cela ne se fait pas comme ça ! Quiconque a un don ou une capacité ou des aptitudes doit avoir une sorte d'**engagement**. J'en ai parlé à la dernière conférence sur la précocité qui est un

sujet très controversé, en tout cas de mon point de vue et l'idée est que, même si on a des aptitudes quelque part, si on est précoce, brillant, pertinent, si on n'a pas cette capacité d'engagement dans une tâche particulière et de donner son maximum pour y arriver, on sera au mieux correct mais on n'arrivera pas à sortir de ce qui est juste disponible et à portée de la main.

Il va falloir se projeter et donc faire un effort pour aller au-delà.

Ici, dans l'école, on travaille différemment mais on travaille + ! Un enfant dys pour devenir un adulte accompli ne doit pas être entouré d'une sorte d'angélisme qui ne lui servira pas. Il faut bien être conscient qu'il va devoir faire + d'effort.

Je cite à nouveau John Irving mais le docteur Shaywitz cite aussi dans son livre toute une série de personnes qui ont excellé dans leur vie, malgré leur dyslexie. La plupart du temps, c'est parce que c'était si difficile qu'un certain nombre d'adulte ont excellé dans leur vie professionnelle. Cela paraît complètement contradictoire : être très dyslexique et devenir un grand écrivain. Cela prouve au moins une chose c'est qu'il y a bien deux versants : le versant réceptif et le versant expressif et que c'est bien deux choses différentes. Quand on a un trouble de la lecture cela ne veut pas dire qu'on a un trouble de l'expression écrite. John Irving a un énorme trouble de l'orthographe. Il avait constamment derrière lui un énorme dictionnaire qu'il feuilletait en permanence. Il était tellement en difficulté qu'il n'arrivait parfois pas à retrouver le mot qu'il cherchait. Alors il était obligé de demander à sa femme ou à sa secrétaire : « ça s'écrit comment ce mot là parce que je ne le trouve pas dans le dictionnaire ! ». Vous savez bien que lorsque vos enfants utilisent un correcteur orthographique, si le mot est trop déformé, le correcteur ne le reconnaît pas. Par exemple, « moi » écrit « moa », n'est pas reconnu car c'est trop loin de ce qui est attendu dans le correcteur orthographique. L'idée est que cette énorme difficulté pour lire toujours avec le doigt (encore à 60 ans, il lit avec le doigt pour ne pas se perdre, y compris dans les conférences) l'a obligé à trouver des modes de compensations. Il expliquait qu'un métier d'écrivain c'est un métier de précision, un métier où il faut revenir cent fois sur la phrase. Or que fait un enfant dys ? Il revient cent fois sur ce qu'un enfant qui n'a pas de trouble de l'écriture, de la lecture, du calcul, et d'autres encore, va faire de façon spontanée, instantanée, directe. Alors que lorsque ça résiste, il y a un effort.

Quelque chose de paradoxal : il a été fait une étude sur la mémoire. On a comparé deux cohortes d'étudiants, dans une fac américaine, auxquels on devait faire apprendre une organisation, comme en biologie, de certaines espèces. Et pour que personnes ne soient désavantagés, ils avaient inventé des exemples d'animaux extra-terrestres (le blip, le blop, le machin) avec toutes sortes de noms bizarres et une taxonomie, une sorte d'organisation en branches espèces etc. Il fallait apprendre cette arborescence avec ses règles de familles entre les différents « animaux ». Dans un cas, ils ont présenté cela, pour un groupe d'étudiants, de manière extrêmement claire, simplifiée, organisée, des marqueurs et un certain nombre d'indices. Pour l'autre groupe d'étudiants, ils ont présenté les choses de manières embrouillée, complexe, complètement « à l'ancienne » on a envie de dire, de manière peu abordable. Et ils ont

donné un certain temps à chacun de ces deux groupes pour apprendre cette arborescence. La question était de savoir lequel des deux groupes va le mieux apprendre. Et on a quand même envie de dire de manière intuitive que ceux qui vont le mieux apprendre et ceux auxquels on aura présenté l'arborescence de la manière la plus accessible et digeste possible. Vous avez bien compris qu'il y a un paradoxe. Ceux à qui on a présenté le concept de manière embrouillé, peu accessible et de manière difficile au premier abord ont mieux réussi à terme après ce temps d'apprentissage par eux - mêmes un peu plus prolongé que pour ceux à qui cela était plus accessible. C'est intuitif : dans la mémoire, la trace s'approfondit au fur et à mesure qu'on y revient ! Si vous avez une impression de facilité, vous allez, de manière implicite naturellement, rester en surface alors que si, au contraire, c'est complètement inaccessible, vous allez devoir creuser pour comprendre et vous approfondissez la trace et vous apprenez mieux. On le voit très bien pour tous les enfants qui fonctionnent bien : lorsqu'ils arrivent en quatrième ou en troisième, ils n'ont pas fait grand-chose, c'était facile alors que pour les autres, ils ont du travailler dur pour en arriver là.

Donc, une certaine forme de complexité apporte une manière métacognitive de se regarder soi - même fonctionner, de devoir aller dans l'effort et qui dit effort, dit approfondissement et qui dit approfondissement dit bénéfique authentique.

Tous les anciens dyslexiques devenus adultes qui s'en sont sortis (évidemment et c'est pour cela qu'ils peuvent se relire d'une façon positive) disent tous que cela a été une énorme chance car il y a eu une lutte et que cette lutte - là les a obligé à faire des efforts - relire ses phrases 50 fois. Or cet effort - là, John Irving était habitué à le faire, c'était un effort quotidien. Donc dire qu'il faut plus travailler, travailler différemment et approfondir, peut avoir du sens.

Il faut valoriser cet accès et ce travail de fond.

L'annonce du diagnostic peut être extrêmement anxiogène. Lorsqu'elle est faite par un médecin, l'annonce peut être écrasante car on peut avoir l'impression que c'est une maladie. Or attention : on parle bien de troubles : troubles des apprentissages. Certes cela se passe dans le cerveau et pour le coup je manie cela avec une grande prudence car une fois, lorsque j'ai expliqué à une famille que cela se passait dans le cerveau, elle s'est véritablement effondrée car elle pensait que c'était dramatique. Oui, c'est bien une question de mécanique cérébrale mais il n'empêche que c'est plutôt une bonne nouvelle car l'organe le plus plastique de notre organisme c'est le cerveau et le cerveau passe sa vie à créer des voies de contournement, des voies qui vont permettre de compenser.

Du reste, un certain nombre de professionnels expliquent que si vous apprenez à lire, à écrire ou autre, à un enfant qui n'a pas de troubles, qui va apprendre de manière spontanée une fois qu'il aura été normalement exposé, il va « dans la ligne droite ». Il utilise la voie la plus directe. Un enfant dys va utiliser « les petits sentiers de contournement », les voies caillouteuses, difficiles, fatigantes, qui peuvent forger le caractère d'une part mais qui par ailleurs existent. Il n'y a pas qu'une seule voie pour

faire une chose donnée. On voit très bien que par les voies de contournement, d'enrichissement des connexions neuronales et un certain nombre d'appuis d'autre type d'indices comme par exemple, pour l'apprentissage de la lecture pour un enfant dys :

- couper les mots,
 - colorer un certain nombre de syllabes,
 - mettre dans une police particulière les lettres muettes,
- cela aide l'enfant à lire correctement et peu à peu à automatiser cette lecture. Donc, il existe des voies de contournement même si elles sont moins faciles à emprunter et plus fatigantes à utiliser.

Soyons clair : les troubles des apprentissages ne sont pas une maladie mais une atypie du développement avec tout ce que ça a de gênant immédiatement mais il faut répéter qu'il va y avoir un enrichissement, un entraînement, une plasticité, une capacité de trouver des voies nouvelles et d'enrichir les voies existantes.

Quelque chose qui me paraît très important d'évoquer pour l'âge adulte est que l'adulte ancien dys ne va pas du tout se présenter comme l'enfant dys. C'est vraiment quelque chose que j'ai revu plusieurs fois. Je vois beaucoup d'enfant certes, mais je rencontre quelques adultes qui nous sollicitent et il est absolument évident qu'un adulte, ancien dyspraxique, n'a plus du tout les mêmes difficultés que l'enfant dyspraxique.

Pourquoi ?

Pour plusieurs raisons.

- Tout d'abord, la maturation cérébrale et en particulier l'enrichissement des zones frontales du cerveau (elles se situent sous notre front) qui gèrent la planification, les doubles tâches c'est-à-dire faire plusieurs choses en même temps, la mémoire de travail, les capacités de flexibilité mentale : tout cela va avoir une maturation exceptionnelle à l'adolescence. On dit souvent que les adolescents peuvent être très pénibles, nous pourrir la vie, mais il se passe des choses à cet âge là qui est assez spectaculaire. On le voit chez le dysorthographe par exemple. Un dysorthographe va avoir une grande difficulté à mobiliser les règles d'orthographe au moment même où il est en train d'écrire. Il fait donc plusieurs choses en même temps : il pense à ses idées, les écrit, mais attention, il faut être lisible et en même temps faire attention à l'orthographe d'usage, à l'orthographe grammaticale, la syntaxe et le sens. C'est extrêmement lourd ! Et bien que c'est très compliqué pour un enfant dysorthographe : il faudrait faire « plusieurs passages » écrire, puis revenir sur l'orthographe d'usage, puis revenir sur l'orthographe grammaticale et la structure de son texte. Cela va se faire implicitement, simultanément à partir de l'adolescence et au jeune âge adulte. Les adolescents et les adultes sont beaucoup plus posés que les petits enfants, grâce aux zones frontales du cerveau qui permettent d'inhiber, de renoncer. Un certain nombre de chercheurs disent que se développer c'est inhiber, être capable de renoncer à un certain nombre d'informations au profit de celles qui sont les plus pertinentes. L'enfant dys va avoir un bénéfice majeur dans sa progression par l'enrichissement des zones frontales du cerveau.

- Deuxième élément : l'adulte ancien dys va avoir créé ces fameuses voies de contournement. On a eu récemment une grande jeune femme de 25 ans (dyspraxique) qui est en licence de psychologie. Elle a eu son tiers temps, elle avait son ordinateur et aujourd'hui à l'université, elle n'utilise que son ordinateur, On voit très bien que même au niveau de l'écriture, ce n'est plus du tout ce que c'était en troisième et encore moins en sixième. L'adulte, s'il s'y est adonné, s'il y a réfléchi et s'il a testé les meilleures solutions, a trouvé toutes sortes de contournement. L'avantage de l'âge adulte est qu'on peut tester pour soi - même. On n'est plus simplement nourri par les parents ou les enseignants. On va soi - même choisir l'outil qui nous convient le mieux et donc avoir des bénéfices directs liés à ces stratégies de contournement.

Question : Au sujet des moyens de contournement, n'est - il pas essentiel de les avoir mis en place au moment de l'adolescence, notamment du point de vue des exigences de la scolarité ?

Hervé Glasel : Beaucoup plus tôt ! Tout de suite ! En fonction de la maturation de l'enfant, il faut mettre en place tout de suite des outils d'aide et de contournement parce que c'est plus compliqué pendant la scolarité que pendant l'âge adulte. En effet, il n'y a jamais autant qu'à l'école que l'enfant va mobiliser l'écriture, le calcul, le raisonnement, la mémoire. C'est une période très dense en termes d'exigences intellectuelles et cognitives, qu'on n'aura jamais plus probablement à l'âge adulte. La seconde raison est qu'à l'âge adulte, si on est adapté, on ne va pas chercher le pire. On va choisir le métier dans lequel on va pouvoir s'accomplir. Il est donc important de mettre en place les outils d'aide le plus tôt possible.

Un adulte va pouvoir les utiliser de façon plus simple car il a un regard sur lui - même que n'a pas l'enfant. Il va pouvoir s'adapter beaucoup plus simplement, renoncer à ce qui ne l'aide pas du tout et au contraire valoriser quelque chose qui l'aide. L'enfant est un peu « nourri à la petite cuillère » et c'est ça qui pose un problème. C'est pour cela qu'il faut le plus tôt possible chez l'enfant solliciter ce regard, lui apprendre à se connaître. C'est très différent d'un enfant à l'autre. Certains enfants savent ce qui est mieux pour eux et nous le disent : c'est mieux cette police, cet écartement, cette taille et d'autres restent relativement passifs par rapport à ça. Mais solliciter la métacognition est vraiment très utile pour qu'ils puissent avoir un regard sur eux - mêmes.

C'est très culture anglo - saxonne mais cela m'inspire aussi : **les rôles modèles**. Il faut montrer à l'enfant qui a des troubles des apprentissages, que l'avenir peut être très positif. Cela fonctionne dans toutes les cultures.

Vous avez des légendes : on explique qu'Einstein ou Léonard de Vinci étaient dyslexiques. On n'en sait strictement rien parce que numéro un, en fait, on n'avait pas du tout les tests pour le savoir, le concept était à peine naissant à l'époque d'Einstein et n'existait pas à l'époque de Léonard de Vinci et de toute façon, 98% de la société de

l'époque était illettrée donc on ne sait pas très bien de quoi on parle. Et même à l'époque d'Einstein, à la fin du XIX^{ème} siècle où c'était le tout début du travail autour de la lecture, on ne l'a jamais testé alors on n'en sait strictement rien !

Pourquoi ces légendes ? C'est, par exemple, parce que Léonard de Vinci était connu pour avoir un certain nombre de langages secrets et d'écrire en grec à l'envers. Cela n'est absolument pas une notion de dyslexie : écrire de droite à gauche, écrire en miroir est quelque chose qu'un enfant de 6 ou 7 ans fait spontanément car il ne fait pas la différence entre deux élément image miroir l'un de l'autre (b ou d, p ou q). Léonard de Vinci a gardé cette compétence précoce d'écrire en miroir. Mais ce n'est pas un signe de dyslexie du tout ! Jusqu'à 6 - 7 ans c'est complètement normal. Si cela reste à partir de 8 - 9 ans, qu'on écrit spontanément en miroir, qu'on n'a pas inhibé cette fonction, qu'on n'a pas reconnu que le b et le d sont deux choses différentes (alors que je répète c'est normal avant), alors là on est effectivement dans une difficulté. Donc, ni Einstein, ni Léonard de Vinci ne sont des bons exemples.

En revanche, je viens de vous parler de cet écrivain, John Irving, qui avait une dyslexie sévère et de grandes difficultés. Un certain nombre de chercheurs citent que beaucoup de dyslexiques sont allés vers le secteur médical et ont réussi en dépit de leur difficulté de lecture en particulier. Lorsque vous regardez le parcours de ces adultes, en particulier issus de l'université, c'est qu'ils cherchent tout le temps des astuces pour contourner. Dans un contexte amical, je connais un monsieur, devenu médecin qui était très dysorthographique avec des troubles dyslexiques à l'origine. Il a cherché dans toutes les facultés de médecine, celle qui fonctionnait par QCM. Il n'avait plus besoin d'écrire, juste des croix à faire ! Donc, il n'était plus pénalisé soit par son trouble de l'écriture, soit par son trouble de l'orthographe.

Un autre médecin cité dans un certain nombre d'ouvrage. Aux États - Unis, il existe des concours nationaux et des concours régionaux. Ce monsieur a choisi les concours régionaux, moins prestigieux et plus contraignants mais qui lui permettait de passer par des examens qui n'étaient pas rédactionnels et dans lesquels il y avait beaucoup moins à lire que d'autres examens.

Il faut chercher la voie et le type d'examen qui vont être le plus pertinent pour l'enfant, le futur adulte et l'étudiant. Le rôle crucial des parents n'est pas de renoncer mais de trouver la filière, trouver les astuces, trouver les études et le mode d'évaluation qui vont le mieux convenir à l'enfant.

En France, je me rappelle très bien avoir entendu parler Nathalie Baye, grande actrice, qui disait que quand elle était en cours, à l'école, elle ne savait pas si elle était en maths ou en géographie. Elle était complètement perdue par rapport à ses apprentissages et ne savait même pas le thème qui était traité tellement elle était « paumée » dans sa scolarité au quotidien. Cela ne l'a pas empêchée de développer des compétences ailleurs.

En tant que parents, il faut penser au théâtre, au sport, à l'art et en général à tout ce qui peut être en dehors du milieu académique. Beaucoup d'enfants peuvent se réaliser en dépit de leur trouble de la lecture, de l'écriture, de l'orthographe ou du calcul.

Poincaré : non pas l'homme d'état mais le mathématicien polytechnicien. Il était tellement dysgraphique, et probablement dyspraxique selon moi, qu'il a failli ne même pas pouvoir rentrer à Polytechnique, il était major dans toutes les matières excepté en dessin industriel. Et comme c'était une note éliminatoire, il a eu 0 et a du passer dans une commission qui l'a repêché en dépit de ce trouble (très probablement visuo spatial). Lorsque vous voyez ses manuscrits, c'est tout simplement illisible ! Donc très probablement un trouble dysgraphique sévère et un trouble praxique.

Ce qui nous amène à quelque chose de très intéressant : la topologie est un travail en géométrie fondamentale mais qui ne s'intéresse pas véritablement aux dimensions mais au rapport spatiaux entre eux. Peu importe que la distance entre « a » et « b » soit de tant, C'est que « a », « b » et « c » soient organisés de telle et telle manière qui compte. Le tout premier topologue, en Allemagne au XVIII^{ème} siècle était un homme aveugle. On parle bien d'espace. Mais il est possible que lui, n'étant pas enfermé visuellement dans un monde à trois dimensions, pouvaient éventuellement penser les dimensions distinctes parce que pour ceux qui ont fait des maths, la topologie vous pouvez la faire en dimension « n ». Donc, il était capable de passer la limite, il n'était pas enfermé dans un certain nombre de contraintes cognitives qui sont les nôtres quand on est bien incarné dans le monde tel qu'il est.

Vraiment des rôles modèles, il y en a pléthore et on peut s'en sortir. Mais cela ne veut pas dire qu'on va s'en sortir sans rien faire, cela veut dire le goût de l'effort, le goût du dépassement.

Il faut savoir que c'est quelque chose de très compliqué.

On a dit au départ, nommer, dire à l'enfant « c'est une dyslexie, c'est une dyspraxie etc. » Je crois qu'il faut être extrêmement clair avec l'enfant et lui dire que si c'est ça, cela veut dire que tout le reste fonctionne. Et il ne faut pas que cela devienne une excuse pour renoncer à tout ! Cela ne doit pas être un écran : je suis dyslexique, je suis dyspraxique alors je ne fais pas ça. Ce n'est vraiment pas bien car on se retrouve dans une situation dans laquelle non seulement on a la fragilité, mais en plus on a l'excuse. Et là, pour le coup, on se retrouve dans quelque chose d'inextricable qui va aller à l'encontre des intérêts de l'enfant, de l'adolescent et du jeune adulte.

En anglais on dit « think out of the box » c'est-à-dire penser autrement parce qu'on a cette difficulté, peut apporter des bénéfices mais par ailleurs il faut être capable de se dire : « si j'ai ça, cela veut dire que je n'ai rien d'autre ! » et tout le reste étant préservé, je vais pouvoir aller au bout de mes ressources.

Cela veut dire aussi qu'il faut préserver les rêves de l'enfant. C'est quelque chose qu'on a fait avec nos élèves. C'est très précieux. On leur a dit « c'est quoi vos rêves ? Vous avez envie de quoi ? » Et surtout, ne pas étouffer leur rêve ! C'est comme pour tous nos enfants : ils y arriveront ou ils n'y arriveront pas. Ils deviendront astronautes, pompiers ou toiletteurs de chiens. On a eu tous ces métiers dans les réflexions des enfants. C'est valorisant, pas valorisant, désirable socialement ou pas : peu importe ! C'est important pour les enfants. Il faut les inspirer, il faut qu'ils gardent leurs rêves et il n'y a aucune raison qu'ils n'y arrivent pas. Ils ont les moyens d'aller au bout de

leurs centres d'intérêt. Il faut fabriquer, stimuler ces rêves et les conserver sinon il n'y a plus de but ! S'il n'y a plus de but, s'il n'y a plus d'objectif, cela devient beaucoup plus difficile de les convaincre d'avancer.

Témoignage : juste pour appuyer ce que vous avez dit et pour l'avoir vécu, ce qui permet de démarrer c'est justement ça, c'est d'entendre que le fait d'avoir eu des difficultés, de trouver des solutions de contournement et donc de passer la scolarité sans dégâts, on arrive à des adultes qui sont souvent beaucoup plus performants parce qu'ils ont appris à se débrouiller dans n'importe quelle situation qu'on présente. Le jour où on l'a entendu en tant que parents, c'est vraiment quelque chose qu'on a répété, répété, répété et c'est effectivement ce à quoi on arrive avec des détours n'étaient pas ceux à quoi on aurait pu s'attendre, mais finalement, le rêve de départ va s'accomplir.

Hervé Glasel : Complètement. Il y a une stratégie globale qui est d'en faire des adultes accomplis et des tactiques pour les atteindre. Ces tactiques ne sont pas des tactiques standards et sachez que pour des parents qui ont des enfants ordinaires et des enfants atypiques, on voit bien que de toute façon (et on voit énormément de famille), cela est pareil. A tel âge, il y a une rupture, il va falloir remonter la pente, trouver une nouvelle école, convaincre, partir en internat, supplier, renoncer, menacer, bref il y a tout. Là aussi en tant que parents, il ne faut pas renoncer à être soi-même parce que son enfant a une différence ou un besoin particulier. Il faut rester un parent ordinaire avec ses capacités et ses limites mais aussi garder ses valeurs. On me demande parfois des conseils, mais il n'y a pas de conseils généraux. Il faut que chacun garde ses valeurs par rapport à ce qu'il va projeter pour son enfant, ce qu'il projette pour sa famille, ce qu'il projette pour ses autres enfants.

Il n'y a pas une règle générale : tous les dys vont devenir écrivain ou tous les dys vont devenir je ne sais quoi ! Ce n'est pas le sujet ! L'idée c'est qu'en restant soi-même, on pourra, bien évidemment, être beaucoup plus efficace, on aura un effet de levier tout autre. Cela veut dire préserver les rêves tout en reconnaissant les difficultés : difficile équilibre. En effet, on est fatigué, en effet, on n'en peut plus. On se donne une période : on souffle. On n'est pas dans une sorte de « jusqu'aboutisme » mais on sait qu'il faudra y revenir car il va falloir se donner du mal pour y arriver. C'est une équation difficile à résoudre mais c'est aussi tout le charme d'éduquer des enfants qui ont besoin de nous !

Question : Lorsque l'enfant est diagnostiqué adolescent, comment mettre en place efficacement les stratégies de contournement ?

Hervé Glasel : il n'est jamais trop tard, même à l'âge adulte. Il y a un maître-mot : dans tous les cas de figure, indépendamment des difficultés, des retards, de tout ce qui pourrait être, si vous sentez que l'enfant n'est pas réceptif aux aménagements, ce n'est jamais trop tard mais il y a un point crucial qu'il va falloir constamment préserver : c'est **l'estime de soi**. C'est un patrimoine pour la vie. C'est le noyau dur pour sa personnalité. Il vaut mieux parfois renoncer à certaines exigences au profit de cette préservation de l'estime de soi. Naturellement, il y a aussi des enfants qui n'ont pas d'estime d'eux-mêmes et qui n'ont pas de troubles d'apprentissages. On voit bien que

c'est une question de culture familiale, respecter à la fois les talents et les fragilités de son enfant. Si vous sentez que ce n'est pas le moment, que l'enfant n'est pas réceptif, il vaut mieux faire des pauses, trouver des stratégies de contournements, même des tactiques : il ne rentre pas en seconde, il n'accepte pas l'ordinateur, il peut faire des études plus courtes, passer dans une voie technique qui lui plaît, puis par voie d'équivalence il peut repartir dans telle et telle autre formation. Rien n'est jamais perdu si tant est qu'on ait un « **feedback** » **positif** en disant on va y arriver, ensemble, grâce à un certain nombre d'aides, d'étayages et de choix judicieux au fur et à mesure du développement.

Il faut que ça marche un minimum car on a beau dire à l'enfant « mais si, tu vas y arriver », s'il n'y a aucun « feedback » positif, cela ne marche jamais ! L'enfant n'est pas bête, par définition. Il faut donc trouver régulièrement des lieux d'excellence, des endroits où il se révèle car ce n'est pas par incantation qu'on va aider l'enfant et l'adulte à se respecter lui - même. L'estime de soi se construit sur des résultats. Évidemment, pas d'humiliation, pas de mots blessants ! Mais là aussi, c'est pour tous nos enfants, qu'on a parfois un mot malheureux, pour tous nos enfants on s'énerve : on a nos limites, on est des êtres humains ! Il y a des moments où on est exacerbé, fatigué et on dit des choses qu'il ne faut pas dire. On ne va pas s'en vouloir mais l'idée est de préserver à tout prix l'estime de soi de l'enfant qui a des troubles des apprentissages sans exprimer des choses fragilisantes. Donc, le « feedback », le retour concret du positif, c'est pour ça qu'il ne faut pas être « jusqu'aboutiste » dans certain cas, trouver des tactiques de contournement de façon à ce que l'enfant ait des réussites, des succès.

On le voit très bien dans cette école. Il y a des enfants qui peuvent mettre des mois à sortir de cette gangue d'angoisse qui les enferme et pour d'autres, c'est immédiat, ils respirent, ils voient leurs pairs qui fonctionnent de la même manière, ils ne se sentent plus du tout sur la défensive et peu à peu ils se déploient. Par exemple, j'avais dit en classe : « on ne fait jamais lire à haute voix » et puis ce sont les enfants qui lèvent le doigt pour lire à haute voix même s'ils ne lisent pas bien, alors que dans les écoles ordinaires, c'est l'humiliation permanente. Tout le monde se moque d'eux.

Ce que disent les adultes, ancien dys, c'est que l'humour fait beaucoup de bien et l'autodérision : être capable de manier l'humour, évidemment sans s'auto - dévaloriser en permanence. Une petite pointe d'humour, comme quand on parle des « sticky sounds », ça colle, je m'embrouille, ce regard humoristique ! Si on est capable de se décoller de ces difficultés avec une pointe d'humour et bien on dédramatise quand même ces difficultés. La construction d'un adulte c'est vraiment cette structure certes, cognitive, émotionnelle, mais surtout ce noyau dur de confiance en soi et d'estime de soi.

Il y a de plus en plus d'études sur le devenir des enfants qui ont eu des troubles d'apprentissage et des difficultés scolaires. Il y a une proportion bien supérieure des enfants dys dans le monde des arts et dans le monde des entrepreneurs. Nous avons démarré dans l'école tout un travail autour du monde de l'entreprise. L'association

« 100 000 entrepreneurs » vient et explique ce qu'est le monde de l'entreprise. L'année prochaine, nous démarrons un projet « entreprendre pour apprendre » c'est-à-dire que les enfants vont monter une entreprise de A jusqu'à Z, les comptes, les brochures marketing, tout. Pourquoi ? Parce que quand on fait une brochure marketing on fait du français, quand on monte une feuille Excel, on fait des maths, quand on travaille sur d'autres sujets on fait un peu de mécanique, bref ça convoque toutes les compétences scolaires.

Pourquoi y a-t-il beaucoup d'anciens enfants dys qui sont entrepreneurs ? Tout simplement parce qu'ils ont eu du mal dans leurs études, que dans un monde, en particulier comme en France, ils ne peuvent pas passer les concours ou s'ils essaient, ils ratent, donc ils se retrouvent généralement à leur compte où ils réussissent très bien puisqu'ils sont très pertinents, ils ont de l'énergie, et ils ne sont plus confrontés en permanence à des éléments formels qui les gênaient.

En proportion, il y a trois fois plus d'ancien dys « auto - entrepreneurs » que d'enfant sans trouble des apprentissages.

Il est vrai qu'en France, c'est un domaine mal connu. Il y a une sorte de grande réticence par rapport au monde de l'entreprise et l'entrepreneuriat. Mais pourtant, en valorisant chez l'enfant un projet personnel, en disant qu'il n'aura pas forcément besoin de se confronter à des non - dys quand il devra réussir dans sa carrière professionnelle, en montant sa propre entreprise, c'est quelque chose qui peut - être extrêmement stimulant pour son avenir car c'est de l'autonomie, de l'indépendance, sa capacité de réussir sans être obligé de montrer là où c'est le plus dur.

C'est important car des généticiens ont pu démontrer que certains troubles dys sont héréditaires. On pense aujourd'hui que la dyslexie pourrait presque être « dominant » comme trouble. Quand on est soi - même dyslexique, on a une chance sur deux d'avoir un enfant dyslexique. Donc c'est hautement héréditaire ! Ce sont les résultats de Franck Ramus (<http://www.lscp.net/persons/ramus/fr/recherche.html>) dans les grandes études euro gène : forte hérédibilité de la dyslexie. Si on a un parent, qui soi - même a connu des difficultés de dyslexie, dysgraphie, dysorthographe, dyscalculie, il faut en parler, partager : « moi aussi j'ai vécu cela, moi aussi je ressens et j'ai perçu telle et telle chose et cela ne m'a pas empêché de devenir un adulte accompli, de travailler ». Je peux être moi - même un rôle modèle pour mon enfant. Cela peut être soi - même, son frère, ses parents ou grand - parents. Très régulièrement, quand je reçois une famille et qu'on fait une anamnèse, c'est-à-dire l'histoire du développement de l'enfant, il y a généralement dans les antécédents d'autres enfants qui ont connu cela, des enfants de leur génération, de la génération des parents ou des grands - parents. Donc c'est quelque chose qui, généralement, est transmissible et qui se voit. Si c'est le cas, il faut communiquer, il faut transmettre, dire que ce n'est pas un drame et que cela peut se compenser.

Question : Dans la transmission génétique de la dyslexie, est ce que c'est sous la même forme ou différemment ?

Hervé Glasel : En génétique, pour des mutations identiques, l'expression est extrêmement différente. On peut avoir été sévèrement dyslexique et avoir un enfant faiblement dyslexique ou l'inverse.

Aujourd'hui, il y a quand même une rupture des générations. Tous ces résultats sont assez récents au niveau des sciences cognitives et donc la plupart du temps les parents avaient vécu un trouble des apprentissages, des difficultés scolaires mais sans savoir exactement ce que c'était (dyslexie, dysorthographe, etc.) C'était quelque chose qui était mal étiqueté mais qui pouvait ressortir du même concept. Ils sont allés chez l'orthophoniste ou chez d'autres professionnels paramédicaux, ils ont eu des scolarités chaotiques etc. Il faut transmettre avec son enfant.

Donc, il y a toutes sortes d'options pour l'avenir de ces enfants et surtout, ne jamais sous estimer alors qu'on y pense peu, le monde de l'auto - entreprenariat et tout ce qui est de l'ordre du projeter une idée à soi, pour soi, alors qu'en France on est très fonction publique, grandes entreprises parce que c'est rassurant et qu'on a l'impression d'avoir une carrière pour la vie alors qu'en réalité il y a une foule d'opportunités dans les initiatives individuelles et la plupart des enfants dys en regorge. Il faut pouvoir les stimuler dans ce domaine là.

Il est évident aussi que pour construire l'estime de soi il faut éviter tout ce qui est autour de la paresse. Il ne faut pas dire à l'enfant que s'il ne réussit pas c'est parce qu'il est paresseux. Ce serait une catastrophe ! Il faut lui apprendre le sens de l'effort, valoriser l'effort mais aussi trouver les limites sans épuiser son enfant.

Le dernier point que je voudrais évoquer est l'augmentation de la proportion des « dys » dans les entreprises car l'entreprise a de plus en plus souvent besoin de créatifs, de gens qui pensent différemment, ont vécu des expériences différentes. Par exemple, au Danemark, une entreprise s'est créée en recrutant que des autistes asperger car ils sont extrêmement précis, systématiques et peu sensibles à l'aspect répétitif de certaines tâches. Donc, ce qui est en défaut, par exemple, de repérer le nombre 421 dans l'environnement, dans un TED du spectre autistique, dans certain contexte, cela devient extrêmement précieux d'avoir cette capacité de détecter certains indices que la plupart d'entre nous ne verraient même pas. Mais attention, dans les pays Anglo - saxons, il y a une espèce de coquetterie à être détecté spectre autistique. « Aspi », c'est presque un badge d'honneur, vous allez faire Cambridge ou Oxford, car on est un peu « geek », un peu renfermé, « socially awkward », un peu bizarre socialement mais on est très intelligent et on va faire des études très hautes. Je trouve cela dangereux. Une famille française installée en Angleterre est venue me voir. On lui avait annoncé cela comme ça. Or premièrement, c'était faux et deuxièmement, cela a posé de gros problème au niveau scolaire car les établissements leur ont dit « nous ça, on ne sait pas faire ! ». Donc, si ce n'est pas correctement énoncé, on dit n'importe quoi et cela n'a pas de sens.

En résumé, il y a aujourd'hui des troubles qui ont leur avantage et que certains environnements professionnels vont valoriser concrètement.

De même, les adultes ayant un trouble de l'attention (TDA/H). Évidemment, quand on est agité, qu'on a du mal à se focaliser, c'est compliqué à l'école parce qu'on demande quelque chose de très formaté, de très routinier. Les troubles de l'attention, c'est voir beaucoup trop de choses à la fois. Je compare souvent l'attention à un pinceau de lumière. Si ce pinceau de lumière est bien focalisé, vous voyez exactement sur un tout petit champ quelque chose de précis. Le trouble de l'attention c'est que ce pinceau prend tout. C'est un « ramasse - miettes », on prend tout. C'est un pinceau de lumière faible mais sur beaucoup trop de choses. On n'est pas focalisé. On prend trop d'informations, capture attentionnelle. Mais cela peut être extrêmement précieux pour l'entreprise, car ces personnes vont pouvoir intégrer un certain nombre d'information qu'une personne normale ne va pas traiter car elle ne voit que ce qu'elle cherche. Cette capacité d'aller chercher plus large va permettre d'intégrer des informations que d'autres ne traiteraient pas.

Naturellement, cela ne veut pas dire que demain, le monde de l'entreprise ne sera fait que de dys car on a besoin aussi de comptable, de juristes, de gens bien posés qui vont chercher au millimètre près la bonne information mais cet équilibre sera de mieux en mieux trouvé.

Tout cela n'est qu'un certain nombre de voies de réflexion pour aider les enfants qui ont des troubles de l'apprentissage aujourd'hui à se projeter dans l'âge adulte : estime de soi, valoriser l'effort sans épuiser son enfant, trouver des tactiques de contournement, valoriser les vrais points forts, obtenir des « feedback » positif, chercher des tactiques spécifiques pour atteindre ses rêves, ne jamais les étouffer et trouver des lieux d'excellence, s'ouvrir à toutes les opportunités autour de l'auto - entreprenariat, le monde de l'entreprise et le monde de la créativité car là aussi, il y a toutes sortes de bénéfiques.

Témoignage de la directrice d'une ULIS : j'ai le sentiment qu'en cherchant des voies autres que l'enseignement général à 30 élèves par classe, on peut donner aux jeunes un sentiment de réussite. Pour prendre un exemple : un enfant en ULIS sera en troisième et va passer le brevet des collèges classique, s'il passe dans une troisième prépa pro il va passer le brevet des collèges professionnels qui n'est pas le même, avec des textes à trous ou des QCM qui seront automatiquement une facilité supplémentaire même si le programme pour certaines parties restent les mêmes, du coup une réussite, du coup une relance ailleurs etc. Et ça, c'est quelque chose qu'on a beaucoup de mal à faire passer alors qu'en définitive, de plus en plus on arrive à trouver des solutions après qui permettent de rattraper. C'est très difficile à faire comprendre aux parents.

Hervé Glasel : Effectivement, parce que les gens ont tous un modèle en tête, un modèle d'excellence, un modèle valorisant et aussi un modèle marginal et un modèle

dévalorisant. On sait très bien que les voies professionnelles ne devraient pas être dévalorisées et pourtant elles sont considérées comme un pis-aller.

Un parent : Il n'y a pas que les parents qui ont cette vue là, les enfants voire les enseignants aussi. Mon fils, le goût de l'effort, il n'en a pas, l'estime de soi, il n'en a plus.

Hervé Glasel : Oui mais c'est la politique des petits pas. L'estime de soi se construit par des succès, et en valorisant ces succès.

Le parent : il a 14 ans et cela fait deux ans qu'il est suivi en psychiatrie. L'estime de soi est inexistante. On essaie plein de truc : le sport, pas de sport, il essaie un peu puis dit toujours, de toute façon je ne peux pas être aussi bon que toi. Je ne sais pas faire.

Hervé Glasel : Vous ne savez pas faire mais ce que vous savez faire c'est d'être résilient. Là, pour le coup, c'est notre rôle de parent. On doit avoir cette ligne de fond et ce dire qu'en dépit de ses difficultés et de son épuisement et de son renoncement, moi, je ne renonce pas ! Il y aura une année difficile, deux années difficiles, cinq années difficiles, mais notre rôle de parents c'est véritablement de ne pas renoncer. Et c'est vrai pour tous les enfants. Ils traversent tous des périodes où on doit les porter à bout de bras et on ne doit pas renoncer. Et c'est encore plus vrai pour les enfants dys. Il ne faut pas se croire maltraiter parce qu'on a un enfant qui a vécu ça. C'est vrai que la pression est phénoménale, la concurrence est démente, parce qu'on va en bac pro et c'est dévalorisant etc. Mais vous savez que cela dépend aussi de quel milieu vous êtes. J'ai vu l'inverse au tout début que je travaillais dans ce domaine : une famille vient me voir. Le gamin était en troisième à Marseille et je le « bilante » avec toute une série de jeunes bourgeois parisiens. Il réussissait largement aussi bien que les autres. Je l'ai isolé et j'ai dit à la mère isolée : il a tout à fait les moyens de passer un seconde générale et l'enfant m'a dit : ça va pas ! C'est hors de question ! Mes copains partent en boucherie, en maçonnerie et il est hors de question que je fasse ça ! Ça ne m'intéresse pas du tout ! C'est pas mon milieu, ce n'est pas mes centres d'intérêts, ce n'est pas moi ! Donc on voit très bien que c'est très cliver en fonction de soi - même, de son propre parcours et de son milieu.

Un parent : Je voulais revenir sur ce que disait madame, sur le fait de choisir de pouvoir faire une troisième d'adaptation pour préparer un circuit professionnel. L'hésitation de parent et j'en fais partie, c'est de se dire : il vient de faire une scolarité où on a essayé de trouver un établissement où il s'est épanoui et il a mis du temps car Théo est dyspraxique, découvert assez tôt, précocement, vers l'âge de cinq ans. Il a redoublé la sixième car il était dans un collège classique et c'était son choix, à lui, de rester avec ses copains de primaire. Il a fait le test et il s'est fait un peu fracasser par le système mais ce n'est pas grave, il est parti ailleurs et là il s'y est épanoui. Et là aujourd'hui se dire, faire cette troisième d'adaptation pour qu'il puisse préparer un diplôme professionnel, éventuellement un bac pro. Il a un projet, il a envie d'y aller. L'hésitation du parent est de se dire, il était bien pendant 3 à 4 ans, il a retrouvé l'estime de soi etc. faut - il prendre le risque de le mettre dans cet établissement, pour une année, pour qu'il prépare cette troisième prépa pro, pour qu'il recharge derrière et qu'il aille faire son bac pro ailleurs ? C'est ce risque là qui est à

évaluer : si ça se passe mal, l'estime de soi redescend, on perd du temps ! Il n'y a pas que le fait de dire on aurait préféré qu'il reste dans un circuit classique, qu'il fasse des études plutôt universitaires que professionnelles.

Hervé Glasel : la prise de risque est à chaque étape de la scolarité de l'enfant.

Directrice d'une ULIS : Plus on a peur, plus l'enfant a peur !

Hervé Glasel : il n'y a pas deux cas identiques. Si vous dites que l'estime de soi a remonté, que l'enfant est bien dans son contexte, que socialement il est intégré, que les enseignants le respectent, que les autres enfants sont proches, je ne vois vraiment pas pourquoi vous allez encore « re-brasser » les cartes.

Le parent : pousser par l'établissement !

Hervé Glasel : Il me semble que, quand, quelque part, il y a un point d'équilibre, lorsque quelque chose fonctionne, je ne vois vraiment pas pourquoi on va créer du désordre alors que les choses sont à peu près alignées. On n'est pas à un an près. Est - il en fin de quatrième ?

Le parent : Non, il est à l'EREA Toulouse Lautrec à Vaucresson, dans un cycle où ils font 6^{ème}, 5^{ème}, 4^{ème} en quatre ans. Théo est dans la troisième année du cycle donc il vient de commencer le programme de quatrième qu'il terminera l'an prochain. Après, dans cet établissement, la 3^{ème} est en cycle « classique » du point de vue de l'enseignement car els classes sont en petits effectifs. Mais le prof d'Histoire, la prof de Français ont un côté très rédactionnels comme vous en parliez tout à l'heure, préféreraient voir partir les enfants de cette classe, car ils sont plusieurs dans le même cas, dans une 3^{ème} prépa - pro où les exigences sur la technique d'apprentissage à base de QCM, de texte à trous, serait plus facile pour eux. Donc c'est les profs qui poussent à faire ce choix de « rupture » de cet équilibre acquis de haute lutte pendant quelques années et du coup, c'est déstabilisant pour les parents car on a l'impression de prendre un risque démesuré pour une seule année.

Hervé Glasel : C'est toujours le même problème. Par exemple, ici, dans cette école, on a toujours le même dilemme qui est à quel moment réinsérer l'enfant dans le système ordinaire. Mon critère, après quelques années d'expériences, c'est **la dynamique d'apprentissage**. Ce n'est pas tellement les résultats concrets, ce n'est pas tellement de se dire qu'il est meilleur que les autres, mais c'est que grosso modo, il y a une dynamique, une sorte de vitesse d'appropriation des compétences, il a un regard sur soi, un souhait, un goût de l'effort qui est internalisé, qui fait que l'enfant peut repartir dans un système ordinaire. Si on sent cette dynamique, c'est au contraire très pénalisant de retenir l'enfant ! C'est comme si quelqu'un a lancé son moteur et que vous le retenez, vous le bridez. Non ! S'il y a cet élan, il faut l'accompagner, il faut emmener l'enfant dans le système ordinaire. Il n'y a pas non plus un sacro - saint « système ordinaire ». Nous aussi on a une sorte de duo - pôle Éducation Nationale, Éducation privée sous contrat - qui fait d'ailleurs presque la même chose et donc au bout du compte, on a peu de choix ! Le système « ordinaire » n'est pas non plus nécessaire mais, si on sent que l'enfant en a envie, a cette dynamique, s'empare des apprentissages et n'a pas de trop grosses lacunes. Ici beaucoup nous disent qu'ils veulent repartir dans le système ordinaire, retrouver ses copains ou son frère. Alors

on dit OK mais est - ce que tu t'en donnes les moyens, le goût de l'effort ! C'est un très bon « feedback ».

Un parent : Le mien il ne veut rien faire ! Il est dysgraphique, dyslexique, il ne veut pas écrire. Il a une AVS. On lui demande de passer à l'ordinateur. Il prend l'ordinateur, tape 4 fois sur les touches et il détruit le truc ! La psychomotricienne arrête ! Voilà !

Hervé Glasel : Revenons la - dessus ! Je sais que ce n'est pas vraiment le sujet mais l'ordinateur est un point clé parce que l'ordinateur est un outil de l'indépendance de l'enfant quand il est très dysgraphique. Si cet outil n'est pas complètement automatisé et véritablement perçu comme un outil utile alors il ne l'utilisera pas voire même, il le cassera. D'accord ! Il faut absolument introduire les outils de manière à ce que l'enfant soit performant. Il faut que l'enfant, au moment où il va l'utiliser en classe, ait l'impression d'avoir un bénéfice. S'il n'y a pas de bénéfice, il ne va pas l'utiliser et au contraire, cela sera contre productif ! Donc c'est ergothérapie une fois par semaine et entraînement tous les jours : 10' de « Taptouch » tous les jours.

Le parent : Il refuse. On a été convoqué par le directeur de l'établissement, il y a deux jours. Il lui a dit : Arthur, tu ne veux pas écrire, on en a bien pris conscience, tu as une AVS. Maintenant, il faut que tu ailles à l'ordinateur. C'est obligatoire : une heure tous les mardis. Mon fils lui répond : non, je n'irai pas !

Hervé Glasel : Ce n'est pas grave ! On retourne en arrière, on dit AVS à plein temps et cela ne pose aucun problème. On a le droit au secrétariat jusque l'âge adulte. Pourquoi l'obligerait - on à utiliser un ordinateur s'il n'en a pas envie ? Où est le problème ? Vous êtes devant un bec, devant un truc qui ne fonctionne pas du tout. Vous êtes en train de vous obséder et de vous battre contre des moulins à vent. S'il est dans la résistance passive, qu'est ce que vous allez faire ? Il y a probablement des éléments concrets : c'est que ça ne marche pas ! C'est qu'il a beau avoir essayé, l'ordinateur ça ne décolle pas !

Le parent : Mais moi, je tape depuis 10 ans à deux doigts.

Hervé Glasel : Oui, vous ! Mais pas lui !

Le parent : Il m'a fallu du temps pour y arriver.

Hervé Glasel : Oui, mais de donner un outil à l'enfant dans lequel il ne se reconnaît pas, va lui créer un rejet définitif. Donc, on est obligé de contourner et à ce moment là on augmente l'AVS.

Le parent : Oui mais il dit qu'il veut être comme les autres, qu'il ne veut plus d'AVS.

Hervé Glasel : Mais à ce moment là on ne s'en sort plus. On est d'accord et là pour le coup il faut choisir.

- On doit aller à l'école jusqu'à 16 ans. On n'y peut rien !

- C'est l'ordinateur, c'est l'AVS ou c'est toi ! Il y a trois solutions, tu choisis la meilleure ou un panachage des trois. Par exemple, en maths c'est plutôt toi, en français, c'est plutôt l'AVS et à la maison c'est plutôt le clavier. Tout est possible ! Il n'y aura peut - être pas un outil pour tout, à tout instant ! Et l'autonomie d'aujourd'hui ne sera pas l'autonomie de demain. Quel âge a - t - il ?

Le parent : Il a 14 ans.

Hervé Glasel : C'est typique de l'adolescence !

Le parent : il est adolescent depuis l'âge de 4 ans !

Hervé Glasel : C'est là que vous devez être résilient. Les mois vont passer, les années vont passer et vous allez lui faire traverser cette période très difficile. Ce qu'on réussit nous rend plus fort. C'est épuisant ! Vous devez avoir des relais. Vous devez choisir vos batailles. Vous devez vous sentir épaulé. Et puis parfois, il y a des choses que vous laissez tomber. Vous réduisez vos ambitions à ce qui vous paraît fondamental par rapport à vos valeurs, ce qui vous paraît absolument crucial. Vous n'êtes pas dans l'illusion. Vous dites, je ne suis pas content. Ce n'est pas parce qu'un enfant est dys qu'il faut dire : « ah le pauvre chéri, etc. » Il faut être tout à fait transparent et dire je ne suis pas d'accord. Ce que je n'accepte pas pour ton frère ou ta sœur, je ne l'accepte pas pour lui non plus ! C'est quelque chose que vous avez sûrement dit 25 fois, je ne vous apprend rien ! On est d'accord, c'est de haute lutte mais vous auriez pu très bien avoir un garçon de 14 ans sans trouble dys qui vous posait ces problèmes. Au moment de l'adolescence, les choses sont « grossies », leurs problèmes sont encore plus pesant, exacerbés. Maintenant, c'est des passages difficiles dans tous les cas. Il faut serrer les dents ! Il n'y a pas tellement d'autres solutions ! Il faut choisir ses batailles, garder un discours cohérent. Il y aura probablement des semaines, des mois des années creuses. Mais une fois de plus, la sortie de l'adolescence apporte des bénéfices de maturation cérébrale, endogène et de voies de contournement qui pourront l'aider.

Un parent : Une psychologue de la ville de Rueil Malmaison travaille beaucoup avec les EREA de la ville de Vaucresson, Garches et autres. Elle organise le samedi, des groupes d'ados (12 - 17 ans) où elle leur apprend à se comporter, à se parler entre eux, à se sociabiliser, à bien se comporter avec les adultes, quelles sont les limites, etc. Cela leur apprend à vivre ensemble et à passer des difficultés, du découragement non annoncé parce que le dyspraxique ne va pas aller le claironner. Ça peut aider un ado, même s'il n'a pas de troubles dys.

Hervé Glasel : Dans le coaching qu'on propose, il faut avoir quelques phrases simples pour exprimer ses difficultés : pourquoi j'ai un ordinateur, pourquoi j'ai une AVS. Il ne faut pas rentrer dans des grands discours. Les adultes sont beaucoup dans le stéréotype mais les enfants sont extrêmement normatifs. Donc il faut avoir un discours calibré, que l'enfant soit capable de manier, qui soit entendu par ses pairs pour s'expliquer pourquoi j'ai ça de façon très simple. J'ai une difficulté d'écriture, c'est pour ça que j'ai quelqu'un qui m'aide. Par ailleurs, dans le reste je fais comme vous. J'ai la chance d'avoir quelqu'un qui m'aide sinon j'ai un gros désavantage qui est que je n'y arrive pas tout seul. Cela ne m'empêche pas de pouvoir avoir le droit à une scolarité. Vous voyez : un discours très court, très bref, avec des mots d'enfant, de façon à ce qu'il soit capable de communiquer les choses. Il ne faut surtout pas rentrer dans les grands échanges : cela crée trop de débats, de disputes ou de remarques désagréables. En résumé : un coaching de l'enfant autour de ses troubles, savoir ce qu'il a, que ce n'est pas une maladie, que derrière il a le droit à ses aides parce que sinon, il est défavorisé, c'est très important !

Tous ces enfants qui ont eu des troubles d'apprentissages et qui ont eu la chance, certes, d'avoir des prises en charges, psychomotricité, orthophonistes, psychologues, parfois cela finit par être beaucoup ! Surtout ceux qui ont commencé jeunes. Il est normal qu'à l'adolescence, l'enfant ne veuille plus y aller, se révolte. Il faut lâcher du mou, économiser ses forces et celles de l'enfant. Il s'autonomise, il accepte moins et c'est normal ! J'ai eu des mamans qui ont dégringolé car elles ont donné dix ans de leur vie, elles ont arrêté de travailler, se sont sacrifiées pour leur enfant et le gamin n'est plus du tout présent et ne reconnaît pas ce qui s'est fait ! Il faut garder sa vie. Résilient ne veut pas dire sacrifice dans tous les domaines ! On a eu ces cartes là dans son jeu et on joue sa main le mieux possible !

Je ne suis pas du tout pour psychiatriser les enfants. Quel regard peut- il bien avoir sur lui ? On parle d'estime de soi mais comment voulez vous que l'enfant ait de l'estime de soi après avoir du remonter à la 25^{ème} génération pour savoir ce qui a pu provoquer ces difficultés scolaires ? Quand on va chez un psychiatre ce n'est pas neutre : il y a derrière une connotation maladie mentale, je ne vais pas bien, j'ai un problème de personnalité, je suis fou etc. je trouve que de psychiatriser l'enfant qui a des troubles d'apprentissages est dangereux.

Aller chez un psychologue ou un psychothérapeute peut être utile, si l'enfant en a besoin mais je suis pour les thérapies brèves, pas plus de 5 séances. Nous avons une psychologue à l'école et quand l'enfant ne va pas bien, il peut aller la voir.

Un parent : Le regard des frères et des sœurs est très dur parfois.

Hervé Glasel : Oui. Mais c'est un point universel, des questions de valeurs familiales. Il y a toujours des jalousies, des concurrences. Il faut que les parents soient extrêmement vigilants pour expliquer : ton frère n'a pas la chance comme toi d'avoir tel « truc ». Il en a d'autres que toi tu n'as pas et les insultes, les humiliations, les moqueries, je ne l'accepte pas en famille ! Et les enfants rapidement comprennent. Il faut reconnaître qu'on doit s'occuper plus d'un enfant que des autres, il faut laisser un espace à chaque enfant si on peut, partager quelque chose de positif, pouvoir donner un rôle aux frères et sœurs pour aider parfois afin qu'elle (il) se rende compte qu'elle (il) n'est pas dans son coin à faire ses truc et tout le monde s'occupe de celui qui a des difficultés et qu'elle (il) est inutile dans tout ça ! Par exemple, toi qui réussis drôlement bien dans telle activité, lui a beaucoup de difficulté, tu ne voudrais pas lui expliquer ?

Un parent : Et quand ça marche, ils sont très fiers !